

À Marseille, le raï est dans les murs.

Il force à écouter la ville. Des voitures qui passent ou des fenêtres du voisinage, le raï monte comme une rumeur. Chaque nuit, libéré des cadences du jour, chacun peut le suivre à sa guise.

Quinze ans ont passé depuis que Khaled ou Cheb Mami écumaient les cabarets de Marseille, et le raï est toujours là. Quinze ans ont passé, Rainette l'Oranaise ne chante plus *Chez Max* sur les quais du Vieux-Port. Même si l'on n'a pas été bercé aux sons de cette musique, on peut encore la découvrir lors d'une « Grande soirée raï », ou au tournant d'une rue animée de Belsunce. Pendant ces quinze années, le raï a pris ses marques dans la ville en gagnant les cœurs et les âmes. Du cabaret aux soirées de gala, des cafés aux salles de concert, il s'est imposé ici et à partir d'ici. Plusieurs générations d'artistes y font vivre une scène locale qui correspond toujours à l'univers de référence de tout un public.

Le raï se faufile dans Marseille. Depuis longtemps, il résiste aux dures conditions de son commerce et de sa création. Associé à d'autres genres rencontrés à Marseille comme le hip-hop, le reggae ou le ragga occitan, un nouveau raï naît sur les planches des cafés-concerts du centre ville. On perçoit la fusion des cultures dans les nouvelles sonorités d'un raï devenu sensible aux genres du cru. Ces dix dernières années, la cité phocéenne est devenue, aux yeux de la presse comme à ceux de politiques en mal d'image pour « leur » ville, la « scène marseillaise ».

En marge de cette scène, étrangers aux préoccupations des opérateurs des politiques culturelles, les chebs – ceux qui ont

commencé leur carrière entre Alger et Oran – n’attendent rien de ces mélanges ni des prétendues vertus de cette scène marseillaise. Leurs styles chaâbi ou constantinois ne s’adressent guère aux mêmes publics. Ces chanteurs entretiennent le répertoire, véritables garants d’un genre qui se transmet malgré tout. Si on l’entend encore, c’est peut-être bien que Marseille, avant d’être le nouveau fleuron d’un cosmopolitisme, tient avant tout une place importante dans les logiques d’établissement et de circulation en usage dans les mondes du raï. D’ailleurs la réalité de ce cosmopolitisme est contestable : au risque de décevoir ou simplement d’étonner, cette ville ne sait pas encore comment vivre son altérité. Ce cosmopolitisme tapageur qu’exhibent les « premières de couv » des journaux nationaux n’est que la façade de parcours migratoires qui doivent s’accommoder habilement du regard de l’autre ; il s’agit tout au plus d’un cosmopolitisme de juxtaposition.

Le raï a fait de Marseille la chambre d’échos d’Oran ; cafés, dîners-spectacles, soirées sont autant de moments et de lieux de cette musique. À Belsunce, certains cafés sont devenus le point de chute du milieu des musiciens raï. Assis en terrasse, ils nouent des relations, des dates se présentent, ils échangent les nouvelles du bled, s’informant sur les tendances actuelles ; d’autres fois, c’est un organisateur de soirée qui focalisera les attentions. Ces cafés forment l’arrière-scène de la vie intense du raï. Sur ces terrasses, les groupes naissent le temps d’une soirée ou d’un enregistrement studio au compte d’un éditeur marseillais. Plus loin, dans les restaurants ou les cantines du quartier, un vieux poste laisse toujours échapper, dans le vacarme des plats qui passent et le ronronnement du percolateur, le son d’un « bon Khaled » ou un « vieux cheb Sahraoui ». La nuit, quand le commerce s’est tu, quelques bars enfumés aux lumières tamisées délivrent, jusqu’à tard, un raï saturé par l’usure des juke-box.

De l’autre côté de la ville, dans une salle apprêtée pour une grande soirée raï, on pourra être pris par les *tebriha*¹ des chebs marseillais. Plus ou moins régulières, ces soirées regroupent cinq cents personnes ou plus. On n’y boit pas d’alcool, on dit qu’elles sont familiales. Sur scène, chaque cheb vient cultiver son genre, le chaâbi, le raï d’Oran, ou celui du Maroc, le raï-love à la Hasni, ou celui plus métissé de Khaled. Au premier rang, quand ce ne sont pas les enfants qui mettent la *roubla*², les jeunes couples dansent le slow-raï. Toute

1. Adresses au public dans une soirée familiale ou un cabaret.

2. Mettre la pagaille.

la communauté participe, forte de ses contrastes. Au fond, juste à côté d'une famille qui vient de s'attabler, des jeunes révisent leurs classiques en doublant les chanteurs. En moins de deux heures le parterre de chaises n'est plus qu'un fourmillement, et tous viennent partager ces moments intenses. Cette communauté, dont on a souvent remarqué le mutisme, s'invite elle-même à prendre la parole sur scène et dans la salle. *Ya rayi, Ya rayi*³ !

Pour ceux qui animent les cafés ou les quelques cabarets qui subsistent encore à Marseille, ces grandes soirées sont le meilleur moyen de se faire un nom. Annoncés localement par les radios communautaires, ou rediffusés sur les chaînes de télévision algériennes, ces plateaux d'artistes sont devenus la « vraie » scène : celle qui forme les jeunes et leur donne une chance, celle qui fait danser, et celle qui mobilise les attentions. Ces soirées comblent aujourd'hui tant bien que mal le vide causé par la fermeture de la plupart des cabarets : en 1994, à la fermeture des frontières (avec l'instauration d'un visa obligatoire pour les ressortissants algériens en France), le raï s'est coupé du bled. Mal vus dans la communauté installée, les cabarets ont rapidement perdu leur cote et leur public, subissant le reflux de leur public noctambule. Même les musiciens ne s'y montrent plus ; le raï y est *éch-chine*⁴.

Pendant, auparavant, entre 1988 et 1994, le raï était passé comme un tourbillon sur Marseille. Avec l'arrivée de Khaled et de nombreux musiciens algériens, les quartiers commerçants du centre s'étaient doublés d'une vie nocturne. Aujourd'hui, en parlant de ces années on évoque l'« âge d'or » du raï : des cabarets, comme *le Mille et une nuits, la Palmeraie* ou *le Sultan*, fleurissent dans les rues encombrées par le brouhaha tardif du commerce de Belsunce. Cette période correspond à un moment de profonde mutation de la place marchande marseillaise et des mondes commerçants. Il est probable que cet élan des mondes du raï accompagne la constitution de nouveaux publics.

L'heure est alors à la vie de cabaret. Chaque soir, une douzaine de chebs brûlent les planches. Derrière eux, les musiciens font vibrer jusqu'à l'aube des airs égyptiens, oujdi ou oranais. Leurs mélodies, accompagnées par la gestuelle gracieuse des danseuses tunisiennes, syriennes ou marocaines, résonnent encore dans tout le monde arabe. À cette époque, les chebs passent d'un cabaret à l'autre et trouvent naturellement un public parmi les « blédars⁵ » en escale.

3. Ô mon raï, ô mon raï.

4. Moche ou mauvais.

5. Désigne les Algériens en transit à Marseille.



av. Marseille.

Le raï devient la « bande originale » du quartier et de son affairement. Les succès qui s'enchaînent et le mythe naissant d'un nouvel Oran font les beaux jours des éditeurs pris dans l'euphorie du commerce de Belsunce. Les cassettes, pirates ou non, apparaissent sur le marché français, et les séances en studio se multiplient. En quelques heures, on enregistre un album, puis, en flux tendu, la bande est masterisée, gravée et mise directement en rayon. En une après-midi, on peut fabriquer deux albums. Ce marché, porté en France par la « génération Beur » et une industrie efficace, gagne rapidement Marseille, Lyon puis Paris. En 1990, alors que Khaled émerge de ce système de distribution en signant un contrat avec une major, Marseille fait encore figure d'école. Même si Paris, devenue entre temps capitale de la *World music*, réserve toutes les gloires à Khaled et Mami, ici, la vie de cabaret garde toute son intensité.

Cette école est celle du métier au sens noble du terme, elle transmet l'esprit du raï. Toute sa prestance s'y déploie le long des mélopées, le « 6/8 » des mesures donne sa force récurrente aux phrasés. C'est cela l'école, la dure, la vraie, celle qui confère aux musiciens de raï toute leur authenticité dans le milieu. Ici les chebs, emportés au plus haut par la commercialisation mondiale du genre, sont encore des collègues. D'ailleurs, ils viennent encore recruter leurs *side-men* aux terrasses du quartier.

Cette époque bénie du raï est inscrite dans la communauté maghrébine de Marseille. Aucun mariage ni aucune fête populaire ne s'organisent sans la présence d'un groupe de raï. La moindre occasion devient prétexte à cette musique. Les grandes soirées raï apparaissent et les radios communautaires de Marseille se mettent en place, prenant le relais, diffusant et entretenant le genre sur les ondes. Fortement enraciné, le raï rencontre son destin sur cette scène marseillaise, oscillant entre le « business » des éditeurs, la vie de cabaret et l'engouement de toute une communauté pour une musique qu'elle a longtemps réprouvée. Les « sonos » continuent de la distiller dans la ville.

Aujourd'hui, à Marseille, cette multiple inscription du raï dans la ville persiste. Les chebs les plus persévérants ont dû s'en accommoder pour se faire un nom. Bilal ou Cheb Aïssa, passés par Marseille, animent maintenant de nombreux festivals et leurs cassettes circulent d'Oran à Paris. Pourtant, un mauvais sort poursuit aussi le raï : d'abord, la France, son pays d'accueil a finalement tourné le dos à la Méditerranée, alors que Marseille ne demande qu'à en vivre. Miroir naturel d'Oran, la ville dénigre l'économie des échanges transméditerranéens (qui l'innervent envers et contre

tout). La Corniche, ici, n'a rien à voir avec celle d'Oran. À l'appel des cabarets de Mdina Jdida⁶, ceux de Belsunce ne répondent plus. Pour l'heure, la Méditerranée nous sépare plus qu'elle ne nous rapproche.

L'autre coup du sort réside dans la communauté elle-même. Elle a tout fait pour le raï, elle lui a fourni ses organisateurs de soirées, ses éditeurs, son public, ses radios associatives ; paradoxalement n'importe quel musicien de raï marseillais vous dira qu'elle est à la fois le poison et l'antidote. Le poison réside dans le fait que le « portage » et le « courtage » des activités du raï prennent principalement appui sur la communauté maghrébine. Des artistes reconnus ont émergé de cette imbrication profonde du raï et de la diaspora à Marseille. Quelques associations, fer de lance de la scène raï locale, assurent des débouchés (l'été, au festival d'Oran, et dans l'année, sur les plateaux itinérants des grandes soirées raï). Les radios communautaires marseillaises sont devenues les porte-voix de ce milieu, et à chaque soirée canalisent le public. À tout cela, les chebs rétorqueront, impassibles, que « l'on voit toujours les mêmes têtes en bas de la scène » du même fait ; ils regretteront aussi que les radios n'aient qu'une diffusion locale, et que de toute manière les éditeurs du cru soient devenus trop « mercantiles ». Leur seul objectif est actuellement de sortir de cette communauté devenue trop étroite pour eux. Leurs réputations ont atteint leurs limites sur la scène marseillaise, il faudra bien que le genre trouve un second souffle, ici ou ailleurs.

Rassurez-vous, malgré tout les musiciens sont encore là et la bande originale continue à tourner. Tout les rattache à Marseille : le port, la Méditerranée, la blancheur de la ville et son soleil aveuglant, la nostalgie des cabarets où ils ont accompagné les plus grands chebs venus d'Oran. Aucun d'eux n'est prêt à tout laisser de nouveau. Ici ils sont maintenant chez eux, et ils sont devenus des *cheikh*⁷. C'est aussi pour cela que le raï reste omniprésent à Marseille.

Mis à l'index des programmations officielles, sauf quand ils figurent dans les bacs des grands distributeurs de la ville, les chebs ne se contentent pourtant plus de quelques prestations à Marseille. À partir d'ici, ils reprennent leur route vers d'autres lieux. Vers la Suisse et ses cabarets de luxe, vers Bruxelles et Karlsruhe, où l'importance de la scène marocaine en fait les nouveaux fiefs *blues* du Maghreb. La seule façon pour les chebs de continuer à chanter et à vivre, dans leur déracinement, est de considérer à nouveau le raï

6. Un quartier d'Oran : la Ville Nouvelle.

7. Désigne celui qui est reconnu comme « ancien ».

comme un projet migratoire. Les artistes marseillais sont alors appelés à composer avec leur inscription dans la communauté locale et leur présence impérative sur les scènes de Montpellier et de Lille, ou sur les plateaux de la télévision algérienne...

En réalité, nous sommes loin de « Marseille la cosmopolite », capitale des Suds festifs. Tout laisse à penser, au contraire, que la cité s'accommode mal des richesses culturelles et artistiques qui y prennent place. Le raï, à la différence d'autres genres musicaux, ne doit rien aux institutions et n'a jamais compté sur elles pour intercéder auprès des opérateurs, dont l'avidité commerciale est devenue la seule règle de conduite sur le marché de la musique. À ce niveau, si Marseille est cosmopolite, disons-le, c'est de force, ou en force. Dans le vacarme de cette ville qui se cherche encore une image valorisante, les doux rêves de multiculturalisme s'évaporent en une exception culturelle bien fragile.



GEOFFROY MATHIEU